L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux, No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 8 MAI 1881.

TRIBUNAUX.

L'AFFAIRE LA JONQUIÈRE

Il faudrait remonter bien loin dans nos annales judiciaires pour y trouver une affaire aussi dramatique que celle qui attirait, il y a quelques jours, une foule considérable dans le prétoire de la cour d'assises d'Alger. On en jugera d'ailleurs par l'exposé des faits d'après l'acte d'accusation :

M. Bessières de la Jonquière, lieutenant-colonel en retraite, habitait depuis plusieurs années une propriété qu'il possède à deux kilomètres de Coléah, où chaque jour il se rendait le matin et le soir pour prendre ses repas.

Le dimanche 9 mai 1880 vers sept heures et demie du soir il rentrait chez lui dans sa voiture conduite par son domestique le sieur Camus. Au moment où la voiture s'engageait dans une avenue aboutissant à la propriété, cinq malfaiteurs cachés les uns derrière les arbres, les autres dans un champ, se précipitèrent à la tête des chevaux et les arrêtèrent; ils étaient tous armés de fusils, de revolvers ou de longs couteaux. Un coup de feu fut tiré sur Camus, qui fut renversé de son siège, puis conduit dans un champ d'orge voisin et assassiné.

M. de la Jonquière voulut se porter au secours de son domestique, mais il fut vite entouré par les malfaiteurs qui le menacèrent de leurs armes. Il leur opposa une énergique résistance et se blessa grièvement à la main droite en voulant s'emparer d'un couteau que l'un d'eux dirigeait contre lui; mais il fut solidement garrotté et mis dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement.

M. de la Jonquière fut conduit dans cet état sur le perron de sa maison, et confié à la garde de l'un de ces malfaiteurs.

Les quatre autres disparurent et ne revinrent que trois heures après. Ils ouvrirent alors la porte de la maison et firent monter M. de la Jonquière au premier étage, dans une chambre à coucher, où ils le sommèrent, en proférant des menaces de mort et en levant leurs armes sur lui, de leur indiquer où se trouvait l'argent qu'il possédait. Le colonel leur ayant désigné un meuble dans lequel était renfermée une somme de 1,100 fr., ils s'emparèrent de cette somme, puis se mirent à bouleverser toutes les pièces du premier étage, espérant y découvrir d'autres valeurs.

M. de la Jonquière, toujours garrotté, fut conduit alors dans la salle à manger, située au rez-de-chaussée, et placé sous la surveillance du même individu qui l'avait déjà gardé précédemment et qui, à plusieurs reprises, le mit en demeure de déclarer où étaient cachés les 50,000 francs qu'il possédait, s'il ne voulait avoir le cou coupé.

Là, un des malfaiteurs qui portait un fusil et un revolver, le faucheur dont il s'était emparé déjà, enleva la montre et la chaîne que portait le colonel, et les remit au gardien.

Une autre chambre du rez-de-chaussée furent ensuite fouillées, puis, sur un signal donné par celui qui paraissait être le chef de la bande, tous, emportant des sacs d'objets soustraits, sortirent de la maison et entraînèrent le colonel vers une broussaille en l'accablant de mauvais traitements et en lui annonçant qu'ils allaient l'égorger, puisqu'il persistait à ne vouloir point leur remettre son argent.

M. de la Jonquière qui avait conservé toute sa présence d'esprit malgré les tortures atroces que, pendant de longues heures, il avait dû subir, ne se fit plus illusion sur le sort qui lui était réservé. Il refusa d'aller plus loin et, se plaçant courageusement devant le chef de la bande qui lui avait, à plusieurs reprises, appliqué sur la figure le canon de son revolver, il lui dit d'abréger son supplice et de faire feu.

Au même moment, le colonel s'affaissa atteint par un coup de revolver tiré à bout portant dans l'oreille gauche. Les malfaiteurs se précipitèrent sur lui, lui coupèrent la gorge et, le croyant mort, l'abandonnèrent en s'enfuyant, emportant chacun sa part de butin.

M. de la Jonquière cependant n'avait pas succombé à ces horribles blessures. Il fait s'éloigner les malfaiteurs, puis rassemblant ses forces il chercha à gagner sa maison, et y parvint malgré son excessive faiblesse, en se traînant sur le sol.

Songeant à son malheureux domestique et espérant que comme lui il avait résisté aux coups qui lui avaient été portés, il laissa ouverte la porte d'entrée afin de lui permettre de trouver un refuge à il revenait. Une fois parvenu dans sa chambre, le colonel se débarrassa de ses vêtements qui étaient complètement macérés de sang, parsa ses blessures et se mit au lit.

Le lendemain, vendredi, vers cinq heures du matin, un journalier indigène occupé depuis plusieurs années sur la propriété où chaque jour il apportait du lait de la ville, trouva la voiture abandonnée au milieu de l'avenue et aperçut à la fenêtre d'une pièce du premier étage le colonel couvert de sang, grièvement blessé et ne pouvant parler.

Convaincu qu'un crime avait été commis, il retourna immédiatement à Coléah et prévint M. le juge de paix qui se rendit en toute hâte sur le lieu du crime.

A quelques mètres de l'endroit où avait été arrêtée la voiture, ce magistrat découvrit dans un champ d'orge le cadavre de Camus, qui portait les traces de vingt-deux blessures.

Il se rendit ensuite auprès de M. de la Jonquière qu'il trouva alité. Le colonel qui ne pouvait articuler une seule parole et dont l'état était désespéré, donna par écrit quelques renseignements sur les principales circonstances du crime, sur le nombre et la nationalité des coupables.

Grâce à ces indications précieuses, d'actives recherches furent immédiatement commencées. Elles ne tardèrent pas à être couronnées de succès.

Des objets ayant appartenu au colonel furent découverts chez un charbonnier espagnol nommé Caravaca, et M. de la Jonquière déclara que cet homme était le chef de la bande qui l'avait attaqué. En effet les vêtements de ce bandit étaient tachetés de sang et il ne lui était pas possible de le nier son crime.

Un autre Espagnol aussi suspect, le nommé Sastre, fut également arrêté. M. de la Jonquière le reconnut et donna son signalement d'une manière si précise que la culpabilité de ce coquin ne pouvait laisser de doute.

Sastre, d'ailleurs, vaincu par l'évidence, déclara qu'il avait été entraîné à prendre part au crime malgré lui, et que les autres coupables étaient Joseph Caravaca père, Ramon Estroyo, Pepe Botta et Vincent Martinez, tous comme lui de nationalité espagnole.

Ensuite, il fit connaître la part prise par chacun de ces individus au crime en disant que son rôle s'était borné à garder M. de la Jonquière, sans lui faire aucun mal, et en rejetant toute espèce de participation dans l'assassinat du sieur Camus. Il avoua avoir reçu des mains de Joseph Caravaca, père, la montre et la chaîne en or qu'il aurait laissées tomber sans qu'on s'en aperçut avant de quitter le lieu du crime.

Ramené à Alger, il réitéra ses aveux, en présence de Caravaca qui, d'abord, persista dans ses précédentes dénégations; mais, voyant que son concubé maintenant énergiquement ses dires, il s'écria : "Chante, chante, nous allons chanter tous, et dût on me couper la tête à Pinstaut, je dirai la vérité."

Caravaca père raconta une partie de la vérité en faisant connaître que les auteurs du crime étaient avec lui et avec Baptiste Sastre Ramon Estroyo, Pepe Botta et Vincent Martinez. Comme Sastre, il rejeta sur ces trois derniers l'assassinat du domestique Camus, mais il reconnut avoir garrotté la victime, lui avoir volé son fusil et son revolver Lefaucheux, sa montre et sa chaîne en or remises par lui à Sastre, sur la demande de ce dernier, et avoir tiré le coup de revolver dans l'oreille du colonel.

Malheureusement les individus dénoncés par Sastre et Caravaca avaient pu prendre la fuite, et il ne fut pas possible de retrouver leurs traces. Sastre et Caravaca ont donc comparu seuls devant la cour d'assises sur l'accusation d'assassinat et de vol.

Les débats ont été longs et animés, et après deux journées d'audience, la cour d'assises a condamné Caravaca père et Sastre à mort, et Caravaca fils à huit ans de réclusion, pour un vol qui se rattachait à l'affaire de son père.

VARIÉTÉS.

La Géographie de la Vie.

AVANT PROPOS.

La récente publication qu'on a vu ici sous la rubrique de "Grammaire de la Vie" a provoqué une véritable révolution dans le monde savant.

La Société de Géographie, douée de l'honneur que l'avais fait à Messieurs de l'Académie, m'a envoyé ce matin une députation de ses membres les plus distingués en tête desquels figurient Messieurs l'Amiral La Roncière le Noury, Malte-Brun, Cortambert, etc., etc., qui m'a humblement supplié de lui faire une géographie;

J'ai désigné.

GEOGRAPHIE DE LA VIE.

Préface.

La Géographie, telle qu'on nous l'enseigne est incomplète. Certes! Messieurs, les Géographes, le doigt sur la carte nous disent bien :—Ceci est la France; là n'est l'Amérique; ce point noir est Pantin-les-vaches.... Mais qui donc vous dira :—Ici c'est le bonheur, là le guignon.

Qui donc établira d'après l'échelle sociale, les points géographiques de la joie et de la rage, du bien être et des grincements de dents ?—Ce sera votre serviteur dans la présente.

CHAPITRE PREMIER.

Préliminaires :

La Géographie de la vie consiste dans l'art de s'orienter dans l'existence. Le tout est de ne pas perdre la boussole.

Pôles— Equateur — Parallèles— Points cardinaux.

Les pôles de la vie sont : — le pôle Fortune — Bonheur — ou pôle sud aux régions chaudes; — et le pôle misère ou pôle nord aux régions glacées.

N. B. C'est le pôle sud et non le pôle nord, selon l'erreur commune à la découverte duquel tant de malheureux s'éblènent.

Celui qui écrit ces lignes a même tenté maintes fois de percer un isthme entre le pôle Fortune et lui jamais il n'a pu y arriver!

Equateur—ce qui tient le milieu entre ces deux pôles, c'est la médiocrité—cercle vicieux. Il y a de nombreux "Parallèles—que je n'établirai pas—mais qui vont jusqu'au pole Fortunemême!

Voilà pourquoi le chemin est si difficile à trouver.

Points cardinaux — Les quatre points principaux de la vie sont :

1° L'argent,
2° La gloire,
3° L'amour,
4° ... Celui qui les réunit tous.

Soleil—Satellites—Etoiles

Le soleil de la vie — lequel ne luit pas pour tout le monde, c'est l'or. Ce ne sont pas les "Satellites" qui lui manquent — à commencer par Vénus!

Etoiles—Les étoiles de la vie ont des bras et des jambes — et elles nous font perdre la tête.

DEUXIÈME PARTIE

Océan.—Fleuves.—Rivières.

L'océan de la vie, c'est l'élément dans lequel nous naissons, nous vaguons, nous ximons, nous sombrons. C'est l'éternel remous de la faim et de toutes les soifs, des passions et des intérêts, petite bonheurs et petits chagrins, et l'amour! —c'est papa, maman, mon oncle, ma tante, ma cousine, mon propriétaire, tout le monde,—et ma maîtresse! Tout cela qui s'agite, va, vient, se remue, se berce, se caresse, se dispute, se déchire, s'apaise.... et recommence.

Fleuve — Le fleuve de la vie — qui se jette dans le lit Océan et a tort selon nous, c'est l'amour. Sa source est incertaine mystérieuse. Beaucoup cependant placent son embouchure au mont d'Or—la chose est possible. On prétend également qu'il se jette à terre dans l'Océan Pacifique, mais il n'en est rien : ses débordements sont trop fréquents. Les contrées qu'il arrose sont aimables. Il laisse après lui une fécondation luxuriante.

Il a plusieurs affluents dont les principaux sont :

Le Caprice — rivière charmante, ici bouillonnante, impétueuse, ardente dans des cascades bruyantes, là allant doucement se perdre dans les bois, offre dans toute son étendue un spectacle riant.

Le "Cher et Tendre" deux petite ruisseaux aux doux murmures qui se réunissent à leur embouchure.

Monts.—Rochers.—Ennuis.

Les écueils de la vie sont terribles. Nous citerons ces trois principaux.

Le mont Bêtise, d'une altitude considérable.

Le mont Vanité, qui dépasse non seulement le précédent, mais encore tout ce qu'on peut imaginer.

Le roi Egoïsme célèbre par sa dureté.

Rotation.

Tout cela tourne, de quel côté, en bien ou en mal, voilà ce que j'ignore. Mais pour tourner pous tournons—de la certaine espèce aigrie.

Ceci avéré, ne soyons donc pas trop sévères pour ce pauvre monde si parfois nous lui voyons perdre la tête.

—Il y a si longtemps qu'il tourne!

—Réflexion d'un homme pratique :

—L'année s'annonce mauvaise; il va falloir m'imposer des privations.

—Je diminuerai les gages de ma bonne.

—2. Je ne donnerai plus de pourboires aux garçons de café.

—3. Je me ferai inviter à dîner le plus souvent possible!

Un nouvel opéra de Verdi.

Courrier de Milan :

On vient de donner, à la Scala, le *Simon Boccanegra* de Verdi, et c'est Maurel qui a été engagé pour créer le rôle entièrement remanié.

Voici dans quelles conditions :

Verdi, assistant à une des représentations d'*Ernani*, conçoit soudainement le grand final de *Boccanegra*, d'un sentiment artistique admirable; il rentre chez lui, s'enferme pendant huit jours, et en sort pour ainsi dire avec un nouvel opéra, adapté à la voix de Maurel, dont le *do* et le *si* l'avaient enthousiasmé. Maurel lit le rôle, et demande quinze jours pour l'apprendre et le jouer.

Pendant les répétitions, Verdi fait encore de nombreuses retouches et compose de véritables chefs-d'œuvre sur des carrés de papier à musique qu'il tient à la main.

A la dernière répétition générale, Verdi, complètement enthousiasmé de la façon dont Maurel exécute le grand final du premier acte, saute sur la scène, embrasse le baryton.

On a fait en tout vingt-cinq répétitions du *Boccanegra*, des répétitions de sept heures en moyenne.

L'ouvrage comporte deux barytons.

C'est dans cette conditions que la première a eu lieu; il n'y a pas d'adjectifs assez puissants pour qualifier le triomphe et de l'auteur et des artistes.

Gye, directeur de Covent Garden, vient de faire demander à Maurel de venir, dans la saison prochaine, à Londres, le *Don Carlos* d'Antoine Rubinstein. Ce dernier a refusé, trop désireux de rentrer à Paris, où il a l'intention, dit-on, d'ouvrir un théâtre, où il jouerait les chefs-d'œuvres des maîtres français et italiens qui ne sont point en répertoire de l'Opéra et dont les moindres rôles seraient bons par des artistes consommés. Il reviendra à la Scala pour rejouer le *Boccanegra*, en représentation, à 2,000 francs par soirée. Les effets qu'il a trouvés dans ce rôle surpassent même ceux de l'espagnole *d'Hernani*, et, bien que la scène soit fort belle par elle-même, il fallait en faire remanier tout le côté tragique. Chaque geste de l'agonie de Simon doit être comme une réminiscence du son passé. Simon-Maurel a pleuré réussi; les belles Milanaises ont pleuré à chaudes larmes.

A la fin du dernier acte, Verdi a embrassé Maurel devant le public.

Mœurs judiciaires anglaises.

(Extrait d'une correspondance de Londres.)

Un magistrat de simple police a rendu la semaine dernière un jugement qui fait la joie de tous ceux qui, ayant envie d'un bon dîner, s'abstiennent souvent de contenter leur désir par cette raison qu'ils n'ont pas de quoi payer leur dépense chez le restaurateur. Par le jugement susindiqué, il est établi que, si le faim vous presse, et si vous n'avez pas d'argent dans votre poche, vous ne devez pas hésiter à entrer dans un restaurant respectable; vous demanderez un beefsteck, une omelette, un léger dessert et une pinte d'ale. Quand vous serez suffisamment réconforté, vous appellerez le propriétaire de la maison et lui confesserez votre pauvreté. Très probablement le restaurateur ne manifestera aucun plaisir à cette communication et plus sûrement il vous confiera à deux bobbiemen qui vous conduiront devant le magistrat.

Ce dernier alors vous interrogera avec bienveillance. En prenant place à la table du plaignant, lui avez-vous dit que votre bourse était bien garnie? Pas le moins du monde, répondrez-vous, j'ai simplement insisté pour que la viande ne soit pas trop saite.—Avez-vous réellement faim, reprendra le bon juge? Parbleu, je le crois bien, puisque je n'ai rien laissé de ce qui m'a été servi.— En cet état, la cause est entendue et le magistrat prononcera la sentence suivante :

"Attendu que l'inculpé n'a pas prétendu être riche, quand il était pauvre; attendu qu'il avait sérieusement besoin de manger quand il a ordonné son dîner; attendu qu'il ne s'est pas fait servir d'entremets sucrés: attendu donc que, sur aucun point, il n'a cherché à tromper le plaignant, le tribunal déclare que c'est le restaurateur qui a tort et le condamne aux dépens."

Le jugement est logique, parce que la loi anglaise exige l'emploi de manœuvres frauduleuses pour qu'il y ait fraude, et que, dans le cas dont il s'agit, l'accusé n'avait aucunement cherché à surprendre la bonne foi du restaurateur; mais, dans l'application générale, un pareil jugement pourrait avoir des conséquences fâcheuses. Il convient de dire que le plaignant conserve son recours au civil, et, pour peu qu'il veuille dépenser trois ou quatre cents francs, il obtiendra contre son débiteur une condamnation; il restituera dans le montant de ses ordonnances, soit 6 fr. 50.

Cette énormité des frais de justice en Angleterre dépasse toute raison, et malgré cela, les gens de loi sont si nombreux que les deux tiers meurent littéralement de faim : c'est ce qu'a dévoilé, en pleine audience, le juge Kerr, refusant de condamner à la prison un avocat incapable de payer une dette minime.

—Très amusante les croquis de la semaine au *Charivari* :

Une jeune femme montre sa jambe à un tribunal stupéfait.

—Voyons, mon président, pouvais-je décemment payer la facture de ma lingère? Jugez vous-même combien le travail a été négligé!

Dialogue conjugal :

—Trois jours sans rentrer! M'expliquerez-vous, monsieur?

—Bobonne, j'achetais une cravate au passage de l'Opéra, quand la police a fait fermer le magasin avant que j'en sois sorti!

Propos de cuisine :

—Un homme chez vous, Justine! Vous allez le renvoyer.

—Jamais, madame, le droit d'asile est un droit sacré!

—Observation psychologique :

On disait d'un monsieur qu'on a surnommé Sheffield, à cause de son incomparable aptitude au rasage :

—Et avec cela, il ne fréquente de préférence que des imbéciles!

Un analyste de l'esprit humain répond ;

—Que voulez-vous, on ne peut pas vivre entièrement sur son propre fonds... Pour être bête un jours jours aussi bête, il faut se renouveler!

SOUVENIRS DE 1871.

Bismarck et Jules Favre.

La *Revue des Deux-Mondes* contient aujourd'hui un intéressant et important article sur les premiers jours de l'armistice en 1871. L'auteur en est M. Cresson, qui accompagna M. Jules Favre à Versailles dans les trois voyages qu'y fit celui-ci pour traiter avec M. de Bismarck. M. Crésson, alors préfet de police, avait été chargé par M. Jules Favre, qui avait mis en lui toute sa confiance, pour traiter particulièrement la question du ravitaillement. M. Jules Favre eut même plus tard la pensée de lui confier les soins de toutes les négociations.

Nous passons sur les débats de la première entrevue qu'eut M. Cresson avec M. de Bismarck et le général Stock avec lequel il débattait les conditions d'approvisionnement de Paris, pour arriver à une anecdote très curieuse dans laquelle il nous montre M. de Bismarck après boire :

"J'avais expliqué mon ignorance et mes réserves sur le prix à fixer, annoncé pour le lendemain à visite possible du ministre du commerce, quand M. de Bismarck s'écria :—Ah! je suis très content de tout cela; c'est très bien fait et bien arrangé. Je serais si heureux en voyant entrer des convois de vivres dans Paris!

Le chancelier était largement. Je voulus paraître croire à un sentiment généreux et je lui dis :

—Votre Excellence a prouvé au monde et à Paris qu'elle était un ennemi redoutable; elle veut prouver sans doute qu'elle est aussi un ennemi généreux!

Le chancelier en puisant de nouveau dans sa bouteille, me répliqua sans répliquer :

—Oh! non, non, non...., mais il me semble que si les Parisiens voient entrer de longs et bons convois de vivres, ils seront très comptants;—cela fera bien à leur moral!

Le coup était droit et vif. J'essayai d'y répondre :—Votre excellence se trompe; elle ne connaît certainement ni les Parisiens ni leur état moral; ce moral est excellent. Paris, consulté, refuserait l'armistice. Il fait passer sa gloire et la patrie avant son pain!

—Oui...., oui...., répondit le chancelier, c'est possible. Il y a là aussi de braves gens. Mais, en attendant, si en Allemagne un général avait osé exposer une population de deux millions d'âmes à mourir de faim, dans une ville qui n'est pas une citadelle, sous la fortune passer devant un conseil de guerre.

Le voix de mon interlocuteur s'était un peu élevée; avant de lui répondre, je regardais Jules Favre, appuyé sur la cheminée. Ses yeux nous suivaient; certainement désireux de fuir la conversation d'un officier prussien, il semblait prêt de venir à mon aide et ne pouvait y résoudre.

—Ces considérations d'humanité ont, dis-je, pesé probablement dans les résolutions du gouvernement de la Défense nationale et décidé l'armistice; mais elles ne sont pas comprenées par le patriotisme de la population parisienne, qui voudrait continuer ses sacrifices de la lutte.

Je me levai en même temps : le chancelier se dressait aussi. Se dirigeant vers Favre, il lui prit la main, et l'examinant vivement devant et contre moi, il me dit : "Voici le plus noble et le plus fidèle républicain que j'ai connu dans toute ma vie."

Certainement le chancelier comprenait et sentait vraiment ce qu'il disait.

Quelques détails encore :

"Au sujet des ruines de Saint-Cloud, qui brûlaient encore et dont la fumée noircissait l'horizon, Favre avait adressé au chancelier les plus vifs reproches; ses protestations indignées reçurent cette dure réponse dictée par la vengeance : "Avez-vous, dit le chancelier, visité notre Allemagne? N'avez-vous pas vu les ruines de nos châteaux? Vos armées les ont impitoyablement saccagés, démolis et brûlés. Vous nous accusez de voler des pendules! En Pomméranie, dans une assez pauvre maison dévastée, aux temps des succès de votre Napoléon, se cachait un homme âgé qui gardait un enfant dans un berceau; autour de lui, tout avait été pillé et ardanti!—le pauvre diable ne possédait plus qu'une montre d'argent.

"Vos soldats ont brisé le berceau et ont volé la montre.—J'étais l'enfant dans ce berceau, et cette montre d'argent a été prise à mon père.—Vous êtes victorieux Soleil! c'était la guerre! Nous sommes vainqueurs, ne vous étonnez donc pas des maux de la guerre."

L'imagination avait trop chargé les couleurs du tableau; —il n'était pas été poli de rappeler à M. de Bismark que la biographie le fait naître seulement en 1814.

VINCENT MICAS,
Seul Agent, aux Etats du Sud,
pour les célèbres
SAZERAC BRANDIES,
de MM. Sazerac de Forge et Fils.
Seule médaille d'or décernée à l'Exposition de Paris, en 1878.

Seul propriétaire de l'Amer-cordial Aromatique Américain de Peychaud. Agent pour l'Impérial de Cpoh et importateur général de

LIQUEURS ET VINS FINS.
14 et 16, RUE ROYALE,
—ET—
11 et 13, PASSAGE de la BOURSE.
NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

AMER-CORDIAL AROMATIQUE AMÉRICAIN DE PEYCHAUD.
Diplôme d'honneur accordé à la Grande Exposition d'Altona, Allemagne, 1869.

CET AMER,
provenant de tout ce qu'il y a de mieux en ingrédiens amers et aromatiques dont la variété et l'arôme ne peuvent être surpassés, a été spécialement composé pour faire naître l'appétit, fortifier les fonctions de l'estomac, et combattre ainsi la Dyspepsie. Il se prend par les grandes personnes, une cuillerée à bouche, de 1 à 3, avant les repas, dans un peu d'eau et de sucre, ou bien et on le préfère dans un peu de Sherry, de Madère, ou de Bordeaux. Par les enfants, par cuillerées à café, de 1 à 2, selon l'âge. Mêlé avec un peu d'Anisette et d'eau, il fait une boisson stomachique des plus agréables.

CERTIFICOAT.

Nous soussignés, Docteurs-Médecins, avons examiné l'Amer pour familles et autres de A. A. Peychaud, et l'avons parfaitement connu de ppuis mêmes en des plus longues Pharmacies de la Nouvelle-Orléans, et certifions que cet Amer ne contient rien de nuisible, qu'au contraire il est en général utile en maladies de la Santé, et en beaucoup de cas peut contribuer à le rétablir.

Nouvelle-Orléans, 7 Novembre 1870.

Dr F. B. Gendel, 183 rue Dauphine.
A. F. Tissot, M. D. C. Dèlery, D. M. P.
E. Harrison. Cerdeville, D. M. P.
Dan C. Halliday, M. D., 36 rue St-Charles.
A. Fenner, D. M. P. Alex. Chastant, M. D.
C. Bizard, D. M. P. Thos. Lopez, D. M. P.

N. B.—Comme il se vend un Amer ressemblant à l'Amer Peychaud, pour éviter toute méprise, le public devra s'assurer si les étiquettes sur les bouteilles portent le nom du Pharmacien.

M. Micas à l'honneur d'informer ses nombreux amis et le public et général, qu'il a renouvelé son bail pour 10 ans du Fort Magazine et qu'il y étendra son restaurant cette saison, comme précédemment, s'efforçant de conserver à son établissement la réputation et la vogue qu'il a eu jusqu'ici. L'ouverture se fera vers le 25 Février. Il se permettre aux étrangers se trouvant à la Nouvelle-Orléans à l'époque du Carnaval, de le visiter. 30 janvier-2m. D.M.sJ.

FEUILLETON.

Cont. le 6 mars

LE BARON JEAN.

Par Camille Debans.

La rue était toujours silencieuse, les maisons closes et noires.

L'idée fixe à laquelle il obéissait depuis son arrivée en France reprit bientôt son empire.

—Que je rende l'argent et que je meure après! murmura-t-il.

Avec une force incroyable de volonté, il parvint à se mettre sur ses genoux. Mais sa tête le faisait horriblement souffrir. Parfois il le sentait aller de l'une à l'autre épaule comme un battant de cloche sans qu'il eût la force de s'opposer à cet épouvantable va-et-vient.

Cependant il persistait dans sa résolution de sonner et de se faire ouvrir. De la main il pouvait toucher la porte.

—En m'appuyant dessus, pensa-t-il, je pourrai me mettre debout.

Et il fit comme il le disait. Mais sous la pression de sa main la porte céda et s'ouvrit.

Ainsi que l'avait si justement supposé plus tard M. Destrem, Eulalie, pour ne pas rester seule, était allée passer la soirée à bavarder en compagnie de commères, et avec cette imprévoyance des gens pauvres, elle avait laissé l'un des volets ouvert tout à fait contre l'entrée. Quand Lestremont sentit le battant s'ouvrir, il respira.

Et alors, sur les mains, sur les genoux, il parvint à franchir la porte et à pénétrer dans le jardin.

Il subissait, le malheureux, un double supplice.

D'abord, la douleur physique était terrible. De temps à autre, il perdait le sentiment, la force l'abandonnait et lourdement il s'affaissait sur le sol. Mais d'autre part, son idée fixe ne cessait de luire dans son cerveau comme une lampe obstinée.

Restituer à Mlle Parenty les fonds qu'il avait apportés et qu'il croyait toujours dans ses poches, il n'y avait plus autre chose d'utile d'important au monde, pour lui, pas même sa vie.

Lorsque les défaillances le saisirent, il n'eut qu'une terreur; mourir avant d'avoir pu parler.

Et un immense désespoir s'empara de ce pauvre être sanglanté qui rampait péniblement pour achever de remplir son devoir. Ah! celui-là était cruellement puni. Pourquoi voit-on si souvent les complices d'un même crime, complables au même chef, avoir des destinées inégales. Ce n'est pas toujours même le plus infâme, le plus cynique, qui est le plus cruellement frappé.

Nous n'oserai pas dire que Lestremont avançait, mais enfin il était entré dans le jardin. Il jeta autour de lui un regard éteint pour chercher la maison. A une distance de mètres il aperçut le chêne et en rejoint. Persuadé qu'il allait trouver là quelqu'un à qui confesser son crime et qui lui porterait secours immédiat, il fit des efforts nouveaux arriva au pommier de l'escalier, sur lequel il s'élança jusqu'à mi-corps comme pour mieux voir.

Frère d'une syncope; il tomba sur les degrés et roula jusqu'au sol. Enfin il revint une dernière fois à lui, et pénétra sans plus savoir ce qu'il faisait dans le cellier ouvert.

Là, il s'aperçut qu'il s'était trompé. Mais il ne pouvait s'illusionner, la force lui manquait pour chercher encore.

D'ailleurs il restait un étrange besoin lassé envahir son cerveau.

L'idée, néanmoins, l'idée brillait toujours malgré tout.

—D'une fait, murmurait-il d'une voix indistincte, je ne pourrai pas. Je suis malade. Dieu me refuse même la joie de mourir au faite. Je vais mourir dans le tonneau et dans le désespoir.

Il fut un moment comme électrisé par un énergique effort. Etant même parvenu à se tenir sur ses genoux, malgré le poids de sa tête qui l'entraînait en arrière, il finit par se dresser debout.

—Ah! fit-il longuement.

Il entrevoyait peut-être la possibilité d'agir.

Mais cet espoir ne dura pas. Tout à coup il poussa un cri;

—Malheureux!

Et il s'abattit de son long sur la terre. Il était mort.

Quelques heures après, les rais avaient commencé leur épouvantable festin.

Deniserd de retour chez lui, d'où personne ne l'avait vu sortir, s'était couché et le lendemain il avait soigneusement serré les billets de Lestremont, lesquels firent l'appoint de la somme qu'il avait promis d'apporter en mariage à Célestine Lavant.

Gérase et Bouton, munis de leur mandat d'amener, avaient trop de prudence pour ne pas prendre sur l'homme qu'ils cherchaient des renseignements précis avant d'agir.

Plusieurs voisins interrogés firent de Deniserd un portrait peu rassurant. D'une haute stature, puissant, jeune encore, ils le savaient homme à résister vigoureusement à toute attaque.

De plus, sa maison était blindée; on le disait du moins dans le quartier.

Il était ajouter, pour être complet, qu'on le détestait cordialement et qu'on le croyait capable de tout.

Les deux inspecteurs de la Sûreté se dirent qu'il était sage de prendre quelques précautions.

Ils allèrent dénoncer au poste de la rue de l'Evangile requérir quatre gardiens de la paix qui devaient avoir pour mission de cerner la maison et de n'en laisser sortir personne.

Le petite troupe se dirigea sans bruit vers la rue du Pré-Mandit.

—En vérité, on qui nous a fait chercher, disait tout bas Gérase à son camarade, mais enfin nous le tenons à peu près.

—Ne vendons pas la peau de l'ours, répliquait doucement Bouton qui était plein de mauvaises, à l'occasion.

Ainsi qu'on le voit, l'infortuné baron de Rougrimand en allant demander quelques heures d'hospitalité était venu se jeter dans la gueule du loup.

Les agents ne pouvaient manquer de le trouver là, endormi, et de l'arrêter, même sans le reconnaître, en le prenant pour un complice ou quelque agent subalterne de Fauvier et de sa femme.

Mais la destinée de Maladet n'était pas là.

Lesque Deniserd l'eut accueilli, on a vu que Célestine était allée préparer le lit qu'on destinait au fugitif. Pendant que Mme Deniserd confectionnait la couche du baron, celui-ci restait avec le mari qui l'interrogeait sur les événements dont la succession amenait un tel effondrement.

Maladet raconte tout, point par point, depuis la soirée du contrat jusqu'au refus de Martineau, jusqu'à la chasse donnée par Bourgachon au fayard.

Deniserd l'écoutait sans mot dire.

Célestine ayant fini sa besogne était revenue auprès des deux hommes et écoutait aussi.

—En sorte, que ce notaire ? interrogea Deniserd.....

—Ce notaire, répondit Maladet, n'a pas jugé à propos de m'avancer les quatre millions qu'il doit verser à ma disposition demain soir à quatre heures.

—Alors, tu n'as pas d'argent pour t'en aller.

—J'en ai un peu, dit le baron; mais ce que j'emporte ne m'aidera à vivre pendant six mois tout au plus.

Deniserd restait froid. Célestine pas raisonit incroyable.

—Du reste, reprit, Maladet, le plus grand pour moi est de ne pas attendre que Mme Lestremont m'ait fait arrêter.

—Comme vous vous en doutez, m'a demandé effrontément l'escurier.

—Elle m'accusera du crime, très probablement, et si on n'était que ça, je ma garderais bien de me cacher, car les preuves de mon innocence sont entre les mains du juge d'instruction.

—Alors ?.....

—Mais elle saurera sûrement son accusation sur l'affaire du testament et je ne me tiendrais pas de celle-là. Donc, hâtons, il faut que je dorme; cet une chambre ?

—Ici, monsieur le baron, dit Célestine en le précédant.

—Le réveil est-il prêté ?

—Oui.

—Sur quelle heure l'avez-vous mis ?

—Trois heures.

—C'est bien cela. Merci et bonsoir.

—Bonsoir, cher ami, dit Fauvier d'un air distrait.

—Ah! Comment sortirai-je demain matin pour m'en aller ? Car je ne veux pas vous réveiller.

—Tu ouvrirai tout simplement la fenêtre et tu sauteras dans la rue. Tu gagneras alors la grande rue de La Chapelle, puis les fortifications et tu seras hors Paris.

—Parfait, encore une fois merci et bonsoir.

—Bonsoir, répéta simplement Deniserd à qui Maladet ne put s'empêcher de dire :

—Tu ne me souhaites ni bonne chance, ni bon voyage.

—Si, si, fit l'usurier tranquillement.

Et il avança sa large et puissante main pour serrer celle de Maladet..... Une minute après le baron était seul dans sa chambre. Par une bonne mesure de précaution, il ouvrit doucement sa fenêtre, examina le système de fermature, et comme il était assez compliqué, notre homme s'empressa de préparer les choses de façon à n'avoir qu'à pousser vivement le volet pour, sauter dehors, en cas d'alerte.

Pendant qu'il se préoccupait ainsi, Deniserd et Célestine étaient remontés dans leurs chambres. Mais, chose singulière, si l'un ni l'autre ne semblait plus penser à se coucher.

Deniserd, avec ses épaules puissantes et déjà légèrement voûtées, se promenait lourdement de la porte à la fenêtre.

Il avait l'air de réfléchir et de temps en temps il jetait un regard en dessous à sa digne femelle.

Celle-ci, soucieuse également, faisait de s'attifer et guettait avec beaucoup d'attention son homme.

Tout à coup, elle laissa tomber une brosse et vint se mettre devant Deniserd.

—Tu avais pu, toi, Joseph, que ton Bourgrimand n'a pas le magot ?

—Je ne crois rien, moi.

—Il se fâche de nous.

—Le fait est que Maladet est bien trop fin, dit Joseph, pour s'en aller comme ça sans un sou.

—Oui.

—Sur quelle heure l'avez-vous mis ?

—Trois heures.

—C'est bien cela. Merci et bonsoir.

—Bonsoir, cher ami, dit Fauvier d'un air distrait.

—Ah! Comment sortirai-je demain matin pour m'en aller ? Car je ne veux pas vous réveiller.

—Tu ouvrirai tout simplement la fenêtre et tu sauteras dans la rue. Tu gagneras alors la grande rue de La Chapelle, puis les fortifications et tu seras hors Paris.

—Parfait, encore une fois merci et bonsoir.

—Bonsoir, répéta simplement Deniserd à qui Maladet ne put s'empêcher de dire :

—Tu ne me souhaites ni bonne chance, ni bon voyage.

—Si, si, fit l'usurier tranquillement.

Et il avança sa large et puissante main pour serrer celle de Maladet..... Une minute après le baron était seul dans sa chambre. Par une bonne mesure de précaution, il ouvrit doucement sa fenêtre, examina le système de fermature, et comme il était assez compliqué, notre homme s'empressa de préparer les choses de façon à n'avoir qu'à pousser vivement le volet pour, sauter dehors, en cas d'alerte.

Pendant qu'il se préoccupait ainsi, Deniserd et Célestine étaient remontés dans leurs chambres. Mais, chose singulière, ni l'un ni l'autre ne semblait plus penser à se coucher.

Deniserd, avec ses épaules puissantes et déjà légèrement voûtées, se promenait lourdement de la porte à la fenêtre.

Il avait l'air de réfléchir et de temps en temps il jetait un regard en dessous à sa digne femelle.

Celle-ci, soucieuse également, faisait de s'attifer et guettait avec beaucoup d'attention son homme.

Tout à coup, elle laissa tomber une brosse et vint se mettre devant Deniserd.

—Tu avais pu, toi, Joseph, que ton Bourgrimand n'a pas le magot ?

—Je ne crois rien, moi.

—Il se fâche de nous.

—Le fait est que Maladet est bien trop fin, dit Joseph, pour s'en aller comme ça sans un sou.

—D'autant qu'avec sa signature, dans la soirée d'hier, il lui aurait été facile de toucher un million.

Deniserd ne répliqua rien, et reprit sa promenade. Célestine grommela :

—Il se mêle de nous, ton Maladet.

Les yeux de la mégère exprimaient une inaltérable cupidité.

—Il a peut-être ses quatre millions dans cette valise.

—Oh! quatre millions, c'est beaucoup.

—Eh la valise est encore assez grande. En présumant bien les billets de banque, on peut en faire entrer bigrement dans ces petites malles, remarque Mme Deniserd.

Il y eut un silence.

—Du reste, reprit lentement Joseph, qu'est-ce que ça peut nous faire ?

A ces mots, Célestine qui tournait le dos à son mari, vint brusquement à lui et le regarda dans les yeux.

Deniserd soutint